

EXPOSE SUR L'ARTICLE DE COLAS DUFLO « LES JOUEURS DE FLUTE : DIDEROT ET LA PHILOSOPHIE DISTRAYANTE »¹ /

COMMENTARY OF COLAS DUFLO'S ARTICLE "THE FLUTE PLAYERS: DIDEROT AND THE DISTRACTANT PHILOSOPHY"

Ecaterina FOGHEL

Doctorande

(Université d'Etat « Alecu Russo » de Bălți, République de Moldova)

kateafoghel@gmail.com, <https://orcid.org/0009-0003-5072-4736>

Abstract

The present paper aims to comment on some significant aspects of the article "The Pied Pipers: Diderot and the entertaining philosophy" by Colas Duflo, a French philosopher and researcher at Jules Verne University of Picardie. The central point of Duflo's argumentation is determined by the idea that considering philosophy as an entertainment is a feature that explains and justifies Denis Diderot's oscillation between literature and profound reflections on human condition and truth of life.

Keywords: *Diderot, philosophy, philosopher, truth, entertainment*

Rezumat

În publicația dată, ne propunem să comentăm câteva aspecte semnificative ale articolului „The Pied Pipers: Diderot and the entertaining philosophy”, semnat de Colas Duflo, filosof și cercetător francez de la Universitatea „Jules Verne” din Picardia. Ideia de bază, expusă în articolul cu pricina, este că a considera filozofia ca un divertisment este o chestiune care îl face pe cercetător să oscileze între literatură și reflecții profunde asupra condiției umane și adevărului vieții.

Cuvinte-cheie: *Diderot, filozofie, filosof, adevăr, divertisment*

L'article sur lequel nous pensons faire cet exposé a le plan suivant :

Introduction (*Le divertissement est aussi une méthode pour penser juste*)

1. Diderot l'indiscret (*Le philosophe est par nature indiscret*)
2. Jacques le philosophe (*Le philosophe est nécessairement en conflit avec la société dans laquelle il vit, il travaille pour la postérité*)
3. La vérité (*Le philosophe doit admettre qu'il y a différentes voies qui mènent à la vérité, et que cette vérité qu'il touche n'est jamais ultime*)

La figure du philosophe du XVIII^e siècle est loin de la vision du penseur enfermé dans son cabinet, qui commente le monde sans le connaître. Dans l'article « Philosophe » de l'Encyclopédie, Dumarsay propose une définition du philosophe tel qu'il le voit à son époque : « Le philosophe est tout d'abord un homme qui aime vivre, à cela il ajoute sa liberté de penser » (*Dictionnaire Hachette de Philosophie*). Ainsi, on envisage traditionnellement le philosophe

¹In Duflo, 2003.

du XVIII^e siècle comme un libre penseur qui passe beaucoup de temps dans les salons et les cafés, qui aime parler en société et séduire son auditoire, qui, généralement, refuse le fanatisme et « l'obscurantisme » de l'Eglise, qui s'intéresse à la fois aux arts et à la politique, et qui est surtout un homme de lettres.

Ce portrait correspond parfaitement à Denis Diderot, une des figures marquantes de la philosophie française des Lumières, dont l'oeuvre multiple et complexe constitue l'objet d'intérêt de prédilection du Professeur de Littérature à l'Université de Picardie « Jules Verne », docteur en philosophie, Colas Duflo – auteur de l'article « Les joueurs de flûte : Diderot et la philosophie distrayante » qui nous préoccupe dans cette analyse. L'article en cause a été d'abord publié dans le recueil « Sciences, Musiques, Lumières, mélanges offerts à Anne-Marie Chouillet », publié au Centre International d'Etudes du XVIII^e siècle, en 2002 ; ensuite Colas Duflo l'a repris dans son livre « Diderot philosophe », publié en 2003 à Paris aux Editions Champion.

Ce qui préoccupe Colas Duflo dans son article est la conception diderotienne du travail du philosophe, ce qu'implique l'activité de philosopher, ce que doit être l'écriture de la philosophie, mais aussi la signification philosophique de certaines formes particulières à l'écriture de Diderot, comme le dialogue, l'essai ou les fictions (Duflo, 2003, p. 10).

L'article commence par une présentation-introduction, une mise en perspective dans laquelle on cherche à justifier le titre, à expliquer la signification de la métaphore de joueur de flûte, et en plaçant cette image dans un contexte socio-culturel, à expliquer la logique du philosophe qui choisit de faire de la philosophie distrayante. Il faut dire d'ailleurs que ce rapprochement entre les actions de jouer et de philosopher est exploité avec insistance par Colas Duflo qui a publié en 1997 un livre intitulé « Jouer et philosopher », dans lequel il présente comme inséparables ces deux pratiques quotidiennes, et souligne l'idée qu'en s'interrogeant sérieusement sur la plus futile de nos activités – le jeu sous toutes ses formes (quels sont les jeux auxquels nous jouons, quelles compétences nous y manifestons, quels buts nous poursuivons etc.), on pourrait finir par se connaître un peu mieux soi-même.

L'argumentation du caractère distrayant de la philosophie de Diderot s'appuie sur trois raisonnements qui correspondent aux trois sous-parties de la structure de l'article de Colas Duflo. Chaque sous-partie commence par une citation des oeuvres de Diderot ou de l'encyclopédie qui servent de point de départ aux réflexions exposées dans la suite. Dans la première sous-partie qui s'intitule « Diderot, l'indiscret », on parle de l'indiscrétion comme de la principale cause motrice qui fait dire toujours au philosophe la vérité au nom du bien collectif, dans n'importe quelles circonstances. La partie suivante est centrée autour de la figure du philosophe lui-même, lutteur infatigable contre l'obscurantisme et les mauvaises lois, cherchant toujours la

vérité et croyant au progrès, et écrivant pour le futur, pour les générations qui lui succéderont et qui le comprendront. Enfin, la troisième partie, intitulée « La vérité », porte sur la relativité de ce qui est vrai pour Diderot, qui balance à travers son oeuvre entre un certain scepticisme et la proclamation de la valeur absolue de la vérité. Il affirme que différentes voies vers la vérité sont possibles, mais le philosophe lucide doit comprendre et admettre que la vérité qu'il touche n'est jamais ultime.

En partant de l'idée de Diderot que la philosophie n'est peut-être qu'une distraction comme une autre et rien de plus, qu'il énonce dans une de ses lettres à Voltaire, Colas Duflo tâche de prouver que ce soupçon traverse toute l'oeuvre diderotienne et resurgit avec plus ou moins d'acuité à certaines périodes. L'article commence par une citation de la lettre à Voltaire du 19 février 1758, qui permet de comprendre le titre et d'esquisser la carcasse de problèmes susceptibles d'être abordés dans le cadre de cet exposé. L'idée de départ est donc la suivante :

« Être utile aux hommes ? Est-il, bien sûr, qu'on fasse autre chose que les amuser, et qu'il y ait grande différence entre le philosophe et le joueur de flûte ? Ils écoutent l'un et l'autre avec plaisir ou dédain, et demeurent ce qu'ils sont » (D. Diderot, *À Voltaire*, 19 février 1758).

Voilà donc une définition du philosophe et de la philosophie qui doivent au moins distraire le monde et par cela acquérir une utilité. C'est là peut-être l'explication du style et de la méthode de Diderot, présenter sa philosophie en empruntant le registre de la littérature d'agrément, en la configurant dans des lettres, des dialogues, de la fiction etc. Sans doute il y avait un grand risque dans cette analogie entre les philosophes et les joueurs de flûte, entre la philosophie et l'amusement, qui dans des mains incompetentes et malignes pourrait devenir l'expression d'une dépréciation ou dévalorisation de tout ce côté de l'activité intellectuelle de l'époque. Mais Colas Duflo considère que ce n'est pas par hasard que ce discours s'adresse à Voltaire, philosophe et libre penseur lui aussi, écrivain et militant pour la justice et la vérité, esprit fin et suffisamment habile dans ces questions pour ne pas faire de fausses interprétations des idées de Diderot. En plus, un fait évoqué également à ce propos comme étant loin d'une simple coïncidence, est ce que Fontenelle a adressé aussi à Voltaire des vers dans lesquels il appelait leur condition des hommes passionnés du savoir et de la raison, un badinage, badinage de grison. Ne pourrait-on pas en dégager une sorte de solidarité fraternelle, une résignation désenchantée face à l'époque et à la société dont ils faisaient tous partie.

La question du public et de l'environnement apparaît comme extrêmement importante dans ce contexte. À la différence de Rousseau qui préférerait s'éloigner de la société et dont les réflexions étaient celles d'un sociopathe, Diderot reconnaît l'importance pour un philosophe d'être reconnu dans la

société. En observateur habile il connaît bien les spécificités du monde qui lui est contemporain, dans lequel il vit et pour lequel il écrit. Il apprécie son siècle comme frivole et recherchant avant tout les distractions. Qu'il s'agisse de l'économie, de l'esthétique ou de la philosophie, tout doit pouvoir finir en discussions de salon, donner matière à bon mot. Dans les *Mélanges pour Catherine II* il se plaint qu'il vit parmi des gens qui ne veulent pas du tout qu'on les instruisse, mais qui veulent être amusés, même dans les matières les plus sérieuses et les plus importantes :

« Ah ! quelle tâche que celle d'un auteur chez un peuple qui se soucie fort peu qu'on l'instruisse, mais qui veut sur toutes choses être amusé, même dans les matières les plus sérieuses, les plus importantes » (D. Diderot, *Mélanges pour Catherine II*).

Donc, pour un philosophe agir en joueur de flûte c'est une manoeuvre qui permet à ses réflexions de passer, de survivre, de toucher les hommes par le moyen de l'élégance du style, du divertissement, de l'amusement que peut apporter sa philosophie présentée sous ce masque plaisant. D'autre part, Diderot est assez sceptique quant aux effets d'une pareille philosophie, si elle ne fait qu'amuser le public sans pouvoir le convaincre ou le changer.

Colas Duflo insiste sur cette oscillation d'opinion de Diderot à ce propos en la reliant à son doute sur la capacité de l'homme à atteindre la vérité. Son oeuvre la plus connue qui met en évidence le problème de la relativité de nos sens et de l'ignorance où nous sommes des choses les plus fondamentales, c'est « Lettres sur les aveugles » - essai dans lequel on met en question la capacité des hommes de produire de réelles connaissances, ce qui, par la suite, amène à l'hypothèse que la philosophie n'est peut-être bien que ce bavardage, cet exercice galant qui consiste à agiter des idées pendant deux heures, en substitut d'un autre divertissement :

« Nous ne savons donc presque rien : cependant combien d'écrits dont les auteurs ont tous prétendus savoir quelque chose ! Je ne devine pas pourquoi le monde ne s'ennuie point de lire et de ne rien apprendre, à moins que ce ne soit par la même raison qu'il y a deux heures que j'ai l'honneur de vous entretenir, sans m'ennuyer et sans vous rien dire » (D. Diderot, *Lettre sur les aveugles*, p. 185).

En parallèle, Duflo remarque le caractère conditionné du choix du philosophe de sa doctrine. Selon Diderot, chacun est déterminé à suivre une doctrine par des circonstances : celui qui est matérialiste maintenant, eût été cartésien au siècle d'avant et aristotélien au précédent. Ce qui oriente le philosophe dans son choix est souvent de l'ordre de la mode, ce qui peut apporter de la reconnaissance et une bonne réputation. Le philosophe attache de l'importance à ses travaux, parce qu'il leur consacre son temps et ses efforts, parce qu'ils l'aide à échapper à l'ennui de la vie. De cette perspective Duflo constate des tangences entre la conception de Diderot de la vie en proie à

l'ennui et les idées de Pascal qu'il traitait dédaigneusement en superstitieux. Mais comme à l'inverse de Pascal, Diderot ne trouve pas de remède définitif en Dieu qui donne du sens à la vie ; qualifier une activité de divertissement n'est pas entièrement péjoratif. Car ce qui nous distrait est déjà quelque chose qui nous aide à vivre. Le problème est de savoir si la philosophie vaut mieux que les autres divertissements, si elle est capable d'autre chose que la sérénade du flûtiste.

Bref, le balancement dialectique qui résume ce qui a été dit jusqu'ici, est que, d'une part, la philosophie n'est vraiment que des mots et semble globalement dépourvue de conséquences sur les hommes ; mais, d'autre part, le philosophe, en assumant le rôle de joueur de flûte, aide à vivre. Sa philosophie distrayante a toute chance d'avoir plus d'effets sur les hommes qui vont mieux consentir à l'écouter, et elle peut aussi bien être en elle-même rationnelle. Le divertissement, donc, c'est aussi une méthode de penser juste, au moins au XVIII^e siècle.

Dans la suite de l'article, même après cette constatation, on se demande sur les motifs, les raisons, les forces motrices qui animent le philosophe dans son activité. Dans le contexte du risque de ne pas être pris en sérieux, de ne pas être compris juste, de rester sans réaction de la part de ceux à qui l'on s'adresse ou, bien au contraire, recevoir une réaction hostile et agressive, de devenir victime des repressions et des persécutions, ce qui n'est pas rare parmi les philosophes dès l'antiquité, qu'est-ce qui les fait suivre leur devoir de répandre la vérité en oubliant le réflexe d'auto-protection ? La réponse à cette question qu'on trouve dans l'article de Duflo c'est l'indiscrétion naturelle, innée et invincible de tout philosophe. On évoque des passages des oeuvres de Diderot, et notamment son essai *L'Histoire et le secret de la peinture en cire*, dans lequel il déclare que le philosophe est, par nature, indiscret, qu'il brûle de dire toutes les vérités qu'il peut découvrir, de divulguer toutes les connaissances desquelles il s'empare, c'est sa maladie. Même s'il s'agit d'un secret de métier, qui pourrait être extrêmement profitable pour celui qui le connaît à condition qu'on en garde le mystère, le devoir du philosophe est de le divulguer au nom de l'intérêt public. Dans la conception de Diderot, quel que soit l'intérêt privé qui sera lésé, fut-il le sien propre, il doit passer après l'intérêt public.

Donc, l'indiscrétion du philosophe est présentée comme une pratique légitime et positive, liée à l'exercice public du métier de philosophe. C'est surtout vrai pour les philosophes des Lumières qui devaient participer au progrès des connaissances, à leur extension dans les masses ; leur vocation est plus exotérique qu'isotérique, signale Duflo à ce propos. Et il renforce immédiatement sa thèse en citant Diderot qui dit « Rien n'est plus contraire au progrès des connaissances que le mystère » dans le même essai *L'Histoire et le secret de la peinture en cire* :

« Nous en serions encore à la recherche des arts les plus simples et les plus importants, si ceux qui les ont découverts en avaient toujours fait des secrets. [...] ce serait un crime que de priver ses semblables de la connaissance d'un art utile ; ce serait oublier la misère de leur condition, que de leur envier la connaissance d'un art d'agrément » (D. Diderot, *L'Histoire et le secret de la peinture en cire*, p. 133).

D'ailleurs, si on revient à la question d'intérêt, il ne faut pas confondre la vérité avec les biens matériels. Le devoir du philosophe est de répandre à tout prix la vérité, de même qu'un religieux doit répandre son argent et ses biens aux pauvres. Mais la grande différence entre ces deux valeurs, consiste en ce qu'en donnant son argent, on n'en a plus, alors que quand on communique à quelqu'un un savoir, on devient deux à le détenir. Ainsi, le meilleur moyen de préserver les savoirs, c'est encore de les répandre. C'était, d'ailleurs, l'ambition et la devise des encyclopédistes.

Ayant dit tout ça, Colas Duflo fait réapparaître en scène la figure du flûtiste, en concluant qu'en fait toute l'oeuvre de Diderot balance non résolument entre le désenchantement du joueur de flûte et l'activisme de l'indiscret. D'un côté, il peut sembler qu'il est décourageant de réaliser que la philosophie n'est que des mots, mais, d'autre part, quand ces mots se heurtent à la réalité et produisent des effets, leur pouvoir est incomparable à celui du simple bruit agréable d'un instrument musical. Certes est que souvent les philosophes ne jouent pas uniquement de la flûte, mais ils jouent aussi avec le feu, quand ils dénoncent des erreurs publiques ou blessent l'opinion des autres par des révélations.

De telles actions ne peuvent pas être bien reçues. Le philosophe lui-même est une figure controversée, odieuse aux grands, aux prêtres, aux peuples etc., parce qu'il dit toujours la vérité, il est toujours dans un état de guerre contre les mauvaises lois, les superstitions, les mauvaises moeurs, l'obscurité générale :

« Jacques, vous êtes une espèce de philosophe, convenez-en. Je sais bien que c'est une race d'hommes odieuse aux grands devant lesquels ils ne fléchissent pas le genou ; aux magistrats, protecteurs par état des préjugés qu'ils poursuivent ; aux prêtres qui les voient rarement aux pieds de leurs hôtels ; [...] aux peuples, de tous les temps esclaves des tyrans qui les oppriment, des fripons qui les trompent, et des bouffons qui les amusent » (D. Diderot, *Jacques, le fataliste*, p. 765).

Et dans ce combat tous les moyens sont bons, y compris la flûte. Donc, pour Diderot, l'état du philosophe n'est pas du tout le repos loin du monde, c'est une lutte déclarée contre le secret, contre l'ignorance. Dans ce sens, de toutes les images du philosophe qui circulaient au XVIII^e siècle, il y a deux grandes figures auxquelles Diderot s'identifie ou vers lesquelles il tend : d'abord Prométhée – l'indiscret suprême qui a révélé aux hommes le plus grand secret des dieux, et ensuite Socrate dont le destin tragique a été une leçon continuelle de vertu, et qui a dépouillé sa doctrine de l'austérité, qui,

de son temps, était synonyme avec la philosophie, parce qu'il comprenait bien que le moyen le plus sûr de persuader, c'est de plaire. Diderot admirait Socrate et aspirait à une filiation spirituelle avec celui-ci.

Les philosophes affrontent donc les préjugés populaires et ne craignent pas le danger de la divulgation ou de la simplification de certaines choses considérées jusqu'à eux intouchables. Selon Diderot, le combat pour la vérité doit se jouer à tous les niveaux, de l'organisation des lois de l'Etat à la plus petite découverte technique. Il se présente toujours comme le philosophe qui ouvre les boîtes pour voir ce qui est dedans, il veut découvrir le mécanisme qui est sous la couverture. En se souvenant de Bacon, Diderot déclare que ce qui empêche les hommes de chercher et de découvrir la vérité, c'est leur paresse et leur orgueil qui leur fait inventer des excuses imaginaires à leur ignorance. Cela étant donné, le philosophe est nécessairement en conflit avec la société dans laquelle il vit, car il lutte pas seulement contre les mauvaises lois et mœurs, mais il affronte les passions humaines elles-mêmes.

La question du rapport des forces dans ce combat apparaît comme très sceptique. Est-ce qu'un livre, un discours ou une mort héroïque peut changer les hommes ?! N'est-il pas inutile ce travail de Socrate, qui, à ce que dit le neveu de Rameau, « n'est peut-être pas déshonoré, mais il n'en est pas moins mort » ?!

Pour Diderot, le motif principal qui laisse croire que l'action du philosophe ait plus d'effets que celle du joueur de flûte, est la croyance au progrès. Le progrès des techniques et du savoir s'accompagne aussi d'un progrès de mœurs ; la civilité qui accompagne la civilisation se répand et le philosophe peut penser qu'il écrit pour le futur. Si les peuples ne peuvent pas immédiatement profiter de ses leçons, il prépare le terrain pour qu'ils puissent s'en servir plus tard. Si le philosophe joue de la flûte pour ses contemporains, la postérité saura sans doute apprécier à juste valeur son concert et en tirer des leçons et des enseignements précieux en reconnaissant pleinement la grandeur de son âme et sa lucidité prodige. C'est aux siècles à venir que s'adressent les sages malcompris à leur époque ou vus comme simples joueurs de flûte.

Même travaillant pour l'avenir, si le philosophe veut que ses livres soient lus et pris en compte, il doit penser à plaire, à insinuer ses maximes sous le masque du plaisir. Si Diderot choisit d'écrire comme Montaigne, Voltaire ou Swift, explique Colas Duflo, c'est qu'il a appris la leçon de Lucrèce que « la philosophie est un remède amer qu'il faut enrober du sucre de la poésie ». Malgré toute son indiscretion et détermination de révéler la vérité, le philosophe doit gagner l'attention des hommes qui, à cause de la paresse de leur esprit et de l'éducation superstitieuse qu'ils ont reçue, sont toujours en garde contre cette vérité dont les protègent l'Etat et l'Eglise.

Dans de pareilles conditions, il est facile de devenir sceptique et de penser que jusqu'à la fin aucun chemin ne mène à la vérité, mais Diderot ne se

montre jamais catégoriquement sceptique à cet égard. Il ne proclame pas l'incapacité des gens au vrai, mais il signale qu'il y a de différentes voies de connaître la vérité et divers points de vue sont possibles. Il appelle à une sorte de sobriété dans l'usage de la raison, mettant en garde les philosophes contre l'enthousiasme qui les fait absolutiser le peu qu'on puisse concevoir. Il privilégie une approche éclectique du problème de la recherche de la vérité, tout en restant conscient de la relativité de nos possibilités. Pour ne pas céder à l'emportement passionnel, pour ne pas croire que ce que l'on pense est plus important qu'il ne l'est en réalité, le mieux, selon Colas Duflo, est de se souvenir toujours du peu de poids de la philosophie dans la vie des hommes. Et alors, il est très convenable pour un philosophe de se considérer auto-ironiquement un joueur de flûte, car seul celui qui sait modérer son orgueil philosophique peut comprendre et admettre, à l'instar de Socrate d'ailleurs, que la vérité qu'il poursuit, dont il est amoureux et que parfois il touche, n'est jamais ultime : « La vérité est comme un fil qui part d'une extrémité des ténèbres et se perd de l'autre dans les ténèbres ; et dans toute question, la lumière s'accroît par degrés jusqu'à un certain terme placé sur la longueur du fil délié, au-delà duquel elle s'affaiblit peu à peu et s'éteint. Le philosophe est celui qui sait s'arrêter juste » (Diderot, *Socratique*, p. 318).

Références

Diderot, D. (1758). À Voltaire.

Diderot, D. (1975). *Jacques, le fataliste*. In *Oeuvres complètes*, (vol. II).

Diderot, D. (1975). L'Histoire et le secret de la peinture en cire. In *Oeuvres complètes* (vol. IX).

Diderot, D. (1975). *Mélanges pour Catherine II*, Correspondance (vol. III).

Diderot, D. (1975). *Socratique*. In *Oeuvres complètes* (vol. VIII).

Diderot, D. (1994). Lettre sur les aveugles. In *Œuvres*.

Duflo, C. (2003). *Diderot philosophe*. Éditions Honoré Champion. Collection « Travaux de philosophie ».

Paquot, Th., Pepin, Fr. (1975). *Dictionnaire de Philosophie*, Hachette.